

# De l'art de la psychanalyse à l'art de la politique<sup>1</sup>

Frédéric Nathan-Murat

Si la psychanalyse a vocation dans la cure de défaire par la parole ce qui s'est noué par la parole, elle vise en extension, dans le lien social qu'elle engendre, à « la destitution de tout Autre qu'on voudrait faire consister dans un ordre de discours » écrit René Lew dans l'argument du colloque *Psychanalyse et politique*. En cela elle interroge de façon rétrogrédiente, à partir de leurs effets, les causes qui président à la tenue des discours théoriques, idéologiques et religieux dans leur actualité politique, puisqu'ils se veulent universellement consistants.

Quels sont les préjugés dont ils se fondent ? À quels projets visent-ils ? À quels moyens recourent-ils pour s'imposer Réel ? Comment s'évertuent-ils à faire ou pas, oublier le qu'on dise, derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ? Derrière ce qui s'entend dans ce qui se dit ?

Qui est le « je » qui, au titre d'un tiers, exclu, mais acquis commun, laisse croire à un « vous », qui s'impose « nous » au titre d'identifications et de choix d'objets prétendus analogues ?

Car la méconnaissance du « nous » conduit à une identification inconsciente au père de la nation, comme à partager son choix d'objets pour une toute puissance atomique.

Et puisque dans le discours analytique, le savoir tient la place de la vérité, force nous est de suivre la structure des discours politiques, dans les effets de langage qui s'en produisent.

Loin de nous, donc, l'idée de fomenter une quelconque "Weltanschauung", une vision du monde, qui servirait d'idéal à une métaphysique politique, non, la question consiste à cerner les analogies de structure et les homologies de fonction, dans l'art de ces deux pratiques, psychanalyse et politique, qui relèvent des sciences dites humaines.

Or voilà bien ce qui apparaît d'entrée, ces deux discours relèvent de la pratique d'un art, dont la science même à se révéler inexacte, voire fausse, n'en demeure pas moins vraie dans ses effets.

L'affaire a beau se présenter pleine de sagesse, d'érudition, voire d'omniscience et prétendre même au génie de l'habileté de son savoir-faire dont le pouvoir et la puissance ne sont plus à démontrer, elle n'en demeure pas moins réduite à la question de ses fins et par là même de ses moyens.

Qui raconte quoi, à qui ?

Qui fabrique et traficote quoi, avec qui ?

Qui œuvre à quoi, pour qui ?

---

<sup>1</sup> Intervention au colloque *Psychanalyse et politique* du 28 janvier 2006

Voilà bien les questions dans lesquelles nous ne pouvons qu'être précipités, si nous interpellons ces deux pratiques.

L'homme serait-il le seul animal à ne savoir-vivre sans direction ?

Il faut vous dire que ce petit prématuré, pour la satisfaction de son plus de jouir dépend entièrement du désir de sa mère.

Pharaon ne s'y trompait pas et loin d'emprunter aux fossiles et aux marteaux, il préférait asseoir son pouvoir du fouet qui excite et du crochet qui retient.

Et s'il n'était pas sans savoir qu'il n'y avait pas de structure d'objet et que celle-ci résultait de ses choix symboliques, il était parfaitement conscient que la pratique de leur exécution, de leur technique, concevrait exactement les sujets qu'il se voulait. Mais surtout pas question de leur laisser le temps d'associer, car il tenait à ce qu'ils ne conçoivent qu'un seul mode de structure, celui auquel il voulait les voir plier.

Que voulez-vous, le privilège politique reste toujours à la prédation, à l'aisance de l'élite et à la servitude du plus grand nombre, disait Nietzsche.

Abondance aux vainqueurs du pillage des contributions, devions nous ajouter, en ces temps où les rentes sont tellement plus profitables que les salaires et où le politique et le militaire qui accaparent les marchés d'état restent les meilleurs fonds de commerce.

Quelle est la rationalité du Réel de la psychanalyse ?

L'aspiration à la lecture du Réel qui s'inscrit à l'insu, aux seules fins d'en remanier l'écriture. L'hume un n'est pas maître en sa demeure, il n'est pas un moi plein omnipotent. Il ne se tient qu'à n'être que l'effet de coupure qu'il produit.

Force est donc, pour celui à qui l'analysant s'adresse, de soutenir la place du signifiant du manque dans l'Autre, pour que ce dernier y piste son signifiant manquant et s'y révèle ses effets de "su j'ai".

Quelle est la rationalité du Réel de la politique ?

L'aspiration au pouvoir sur tous, qui à défaut de faire la guerre à tous, ce qui reste la meilleure issue des compétitions, tente de s'inscrire sur tous à l'insu de tous. Car le critère de souveraineté reste encore celui de pouvoir déclarer la guerre, au point que lorsqu'un peuple comprend qu'il ne fait plus l'histoire, il se désintéresse de la politique, qui tombe entre les mains des moins vertueux.

Car force est à cette dernière de trouver le pouvoir Réel, propre à l'efficace de son autorité. Au point que l'on voudrait nous faire croire que même en démocratie on ne peut échapper à l'autorité de l'un ou de quelques-uns, qu'il n'est même plus nécessaire de supposer mort, puisqu'ils s'acoquinent illicitement impunément sous nos yeux, estampillés de leur nouveau sigle, de leur nouvelle acronymie qui masque d'autant mieux les origines de leur nom de famille devenue mafieuse.

Vaudrait-il mieux conserver un régime monarchique, dont le gouvernant éludant perplexités et compétitions, se voit introniser d'hérédité, de droit divin, de fortune, de faveurs, quand l'élection, qui ne voudrait en rien attenter aux libres choix de l'électeur, ne réclame même plus ni qualification, ni proposition, le gouvernant s'en remettant aux seuls rapports d'experts et autres statistiques du sondage de sa médiocre médiocratie.

Pourtant l'orientation des statistiques comme leurs interprétations ne dépendent pas des machines, au point que pour Bismarck, elles étaient une des formes les plus raffinées du mensonge en politique.

L'âge des systèmes et des idéologies est-il dépassé au profit de celui de l'inventaire des ressources, s'interroge G. Bouthoul ?

Ainsi l'art politique, délaissant son empirisme, son intuitionnisme, se réclame positiviste et scientifique, au point de laisser béante la place où viennent se loger tous les modes de discrimination, qui président aux pires hécatombes.

Et la sensibilité et la philanthropie ont eu beau tenter de se mêler de la partie, sous l'élaboration de quelques grands hommes, Rousseau, Marx, voire même Beethoven, les symphonies restent toujours aux gloires sanglantes.

Pour mieux cerner les analogies, mes élaborations prendront appui de la lecture de traverse de l'erre de mon ami Jean-Michel Vappereau, qui synthétise au mieux le texte de Freud sur la Laienanalyse comme celui de Lacan sur la direction de la cure.

Le principe de la cure analytique suppose que l'analysant s'adressant au psychanalyste est tenu pour responsable des effets de ce qu'il dit. C'est qu'il est prêt avant toutes choses à soutenir un désir de sortir de sa méconnaissance.

Il admet de s'interroger, sans même le savoir encore, sur l'image idéale d'où il souhaite tant être vu. De renoncer à jouer la belle âme quant à la vérité qu'elle accuse de n'être point adaptée, quand elle n'y est que trop puisqu'elle concourt à sa fabrication. Qu'il cesse de reprocher à l'autre de parler pour lui, puisqu'il est parlé par l'Autre et qu'il lui faut bien admettre qu'en tant que sujet du désir, il n'est qu'effet de parole, qu'effet de coupure.

Difficile de ne pas lire dans ce premier principe, ce qui pourrait être attendu du citoyen, ce sujet du politique.

N'est-il point tenu pour responsable des effets de son vote ?

Ne doit-il pas admettre en démocratie qu'il n'est qu'effet de vote ?

Car tout individuel qu'il soit, dans l'enceinte du politique, il est avant tout un élément, une part de l'ensemble que constitue le lien social, qui participe tout autant de son étoffe.

La question en tout point lui revient, comment est-il parlé par l'Autre ?

Et il ne peut s'en tenir à reprocher aux politiques de ne pas soutenir ce qu'il a à dire, quand ils parlent pour lui, puisqu'il les a choisis en fonction de ce qu'ils disent, de la façon dont il leur prête d'incarner l'Autre machiavélique du politique.

La cure analytique se veut une mise en cause de l'analyste, simplement contesté par principe d'être dans une position contestable, intenable. La règle de la libre association donne libre cours aux idéalizations du Moi, dont l'analyse des noms du père viendra éclairer les concepts dont elles se forgent. Car il s'agit bien d'aller débusquer les signifiants, où la frustration du sujet est retenue, tels qu'ils ont substitué aux besoins ses identifications premières, tels qu'ils engagent maintenant, dans son quotidien, les enjeux de ses positions éthiques, explique Lacan. Car ce qui crée la maladie n'est pas le conflit, mais le moyen insuffisant du refoulement, qui insiste symptôme, précise Freud.

Mais, s'il n'y a pas d'auto-analyse, puisque la psychanalyse suppose l'altérité d'un Autre à l'autre, pour que ce travail s'effectue, encore faut-il que notre psychanalyste accepte de se faire du tort, pour « s'auto-toriser » de lui-même à occuper sa place intenable, insiste Jean-Michel Vappereau. Encore faut-il qu'il soit moins prompt à défendre et négocier sa position qu'à soutenir l'acte dont il dépend.

N'en irait-il donc pas de même pour le sujet du politique ?

Ne serait-il point invité à interroger les concepts que la civilisation lui sert comme support d'identification, au point qu'il se voit réduit à en être le symptôme ? Tous ces signifiants prêts à parer à la frustration de ses besoins. Loisirs, services après vente, kits démontables capables de vous téléporter l'image du semblable, que vous voudriez bousiller tant il est loin, au fin fond de la réclusion de votre désert. Pas d'inquiétude vous aurez toujours votre canette à têter.

Et même si demain, la civilisation de la guerre du feu se termine par les guerres de l'eau, avec monsieur Propre, il y aura toujours un petit "a" chez soi.

Ni conflit, ni refoulement, rien que du bon temps. Pauvre citoyen, où trouver la force de renoncer pour prendre le temps de respirer et soutenir une position éthique ?

La politique reste le domaine de "l'homo loquax" qui réclame plébiscite. Donnez moi le pouvoir, faites-moi confiance, abdiquez et tout s'arrangera.

Pourtant, tel le psychanalyste, le politique est éminemment contestable, simplement par principe, d'être dans une place éminemment contestable, réputée intenable. Raison pour laquelle, elle réclame de se faire du tort, par tant d'attention, dans la façon d'en occuper la fonction. Car on ne reconnaît un acte comme politique que lorsqu'il dépasse les intérêts de la personne, son ambition, mais vise à une raison supérieure aux biens des uns ou des autres.

Mais il y va de la politique comme de la guerre, on y baigne depuis la naissance et on croit en avoir la science infuse.

Mais les sciences politiques veulent avant tout masquer leur équivocité, comme l'illusion de leur rigueur. Et si seule l'histoire du droit constitutionnel et institutionnel des doctrines politiques paraît indispensable, elle ne fait ni force de loi, ni ne fonde de rapport nécessaire.

A chaque civilisation son "Homo specificus". Pauvre malheureux, le nôtre ne sait toujours pas synthétiser son oxygène tant il le méconnaît.

Et faute de pouvoir fonder de l'art politique une politique scientifique, le fouet de l'ère est à la subversion des connaissances systématiques et ordonnées des phénomènes touchant l'état.

L'économie et le politique prenant le pas sur la science et la justice, la mise à sac touche au monopole des connaissances qui constitue la forme moderne de l'impérialisme. La tentation est à la doctrine de l'état, à une connaissance systématique et ordonnée des phénomènes touchant l'état, soit de rigidifier le droit constitutionnel, telle que se le promettent, aujourd'hui en France, des ambitions démocratiques qui n'en demeurent pas moins putschistes en leur fond.

Ainsi, les politiques jouent toujours des risques de pénuries qui entretiennent les peurs permettant de donner aux uns ce qu'on continue de prendre aux autres.

Les causes, toujours supposées inconscientes, des déséquilibres sociaux, comme les prétextes, toujours idéologiques, des croyances du moment, laissent libre cours aux discours démagogiques, qui inondent les médias, avant que la seule conjoncture économique ne vienne en enflammer les griefs.

Pourtant côté méconnaissance, nous ne sommes pas sans savoir que la mauvaise information entretenant le malentendu origine angoisses, peurs et impulsions collectives, où chacun se berce de ses illusions de connaissances infuses.

Le crochet se fait pour l'imaginaire narcissique du corps et ses béatitudes prothétiques de tout poil. La fascination fige l'image de sa plastique.

Les techniques de propagande, à l'égal des techniques militaires, empruntent sans fin aux théories médicales, dont l'assise peut se revendiquer naturelle.

Quoi de plus naturel que le corps en somme, même s'il n'est plus que le pâle reflet de la numérisation de sa biochimie, de la scanographie de son anatomie, comme de l'électroencéphalogramme plate de sa réflexion.

C'est qu'il n'en conserve pas moins ces capacités anticorps contre les attaques antigéniques qui prétendent l'infester.

Pauvre libido, le régale est aux pandémies iatrogènes. Il suffit d'inoculer quelque part le virus pour prétendre ensuite être le mieux placé, le plus efficace à savoir le combattre.

La technique en l'occurrence se veut autant internationale que nationale, autant réelle que symbolique, quand les virus rivalisent les cailleras valant terroristes. L'accusation seule suffit

à créer le tollé, la psychose. Et les forces de l'ordre n'ont plus qu'à intervenir dans le déni d'avoir à justifier pour qui et pour quoi elles agissent, puisque c'est toujours au nom de l'état. Et son chef, bien campé aux emblèmes du phallus maternel de la patrie, son drapeau et les billes figés de son armée, proclame à qui de droit, la nation, ce nous de la multitude, qu'il est le grand interprétant, le grand programmeur, dont l'invincible analyse saura conclure aux planifications indispensables aux grés des conjonctures et autres extrapolations projectives.

Dans la cure c'est l'analysant qui fait l'analyste.

En premier lieu, parce qu'il le choisit pour le faire son analyste et même si lui se reconnaît assujetti à advenir analysant, que celui-ci ne s'imagine pas pour autant être son roi ou son maître.

Dans la vie publique, c'est le citoyen qui fait le politique. En premier lieu parce qu'il le choisit représentant. Et s'il accepte de lire et méditer ce qu'il lui propose et ce qu'il agit, il n'en fait pas son maître. Ainsi doit à tout instant se préserver la possibilité de le révoquer. A cet égard on peut s'inquiéter des tentatives de main mise sur la cour suprême aux états unis depuis que Clinton s'est vu menacé d'impeachment. A l'heure où j'écris, c'est chose faite. Ni Bush, ni Rumsfeld ne risquent de se voir révoqués.

En cours de partie, l'analysant s'analyse en se servant de l'analyste comme d'un instrument. Le psychanalyste dirige la cure tout en supposant le savoir à l'analysant, qui se trouve par cette mise en cause découvrir et enseigner l'objet autre que celui qu'il suppose. Le transfert laisse surgir l'inconscient entre le Autre barré pour le sujet par le phallus, le signifiant manquant dans l'Autre, le signifiant de son manque dans l'Autre.

C'est que Freud a considéré un rapport temporel toujours nouveau entre la structure et la pratique, car le discours du maître est une structure disjointe de l'idéalisme métaphysique, qui se doit d'être passé au crible.

L'involution signifiante jouant de transcription, traduction et translittération successives, qui font syntaxe des matériaux, produit son ruissellement de petites lettres à chaque rupture de semblant et dont le comptage fournira le ravissement.

La découverte de Freud dévoile le réel comme rationnel, d'où se constate que le rationnel est réel.

A lire de plus près l'involution, se découvre à travers le trait unaire du nom du père, la fonction imaginaire du phallus symbolique.

Le rêve fait pour la reconnaissance du désir, nourrit son élaboration d'un désir de reconnaissance, avant de céder sa place au sommeil.

De guérir, il se remémore.

Mais voilà qu'il résiste, il n'est pas sûr de vouloir guérir, car la mâle à dits tire bénéfice de l'irresponsabilité.

Ou encore, face à la compassion qui réduit le symptôme à la peur, sa névrose de transfert s'entretient de la figure obscène et féroce du Surmoi, véritable conscience morale, père sévère qui mène directement à l'autopunition.

C'est que la culpabilité a besoin de la maladie comme châtement pour être apaisée et mieux résister.

Et voilà que loin de passer au crible sa remémoration, il en vient à répéter l'histoire intime de sa vie, où la dernière identification au signifiant du désir l'entretient à vouloir être le phallus.

C'est qu'à ne cesser de vouloir "niquer" la mère, chacun ne cesse de se faire "niquer" par le désir de sa mère et que, du plus de jouir à la plus value, il n'y a qu'un pas sociétal.

Maintenant que le sujet a pisté le désir de son Autre, celui que portait sa mère dans ses dons, celui ou il se voit réduit à n'être représenté que par un signifiant auprès d'un autre signifiant et que la discipline analytique réclame de se rompre aux modes d'effets du signifiant dans l'avènement du signifié, voyons donc avec Kojève, ce qu'il en va au niveau des différents modes d'autorité. Et ce d'autant qu'ils participent aussi fondamentalement à l'usage qui se fait du transfert, différenciant radicalement la psychanalyse des psychothérapies.

Force est de s'intéresser à ce qui est, non à ce qui devrait être.

Une disposition ne se justifie que de ses effets, non de sa vérité ou de ses principes.

L'ordre politique est l'ordre de la chair du corps, il est aussi incapable d'agir sur l'esprit de la raison que sur la volonté du cœur, qu'eux sur lui.

Et même si le moment est tragique, force est de disjoindre les ordres pour retrouver la comédie de leur union, car seul le ridicule les confond.

N'est-il point ridicule de vouloir gagner la raison par amour ou par démonstration ?

D'un point de vue phénoménologique et par définition, l'autorité est la possibilité qu'a un agent d'agir sur les autres, sans que ceux-ci réagissent sur lui, tout en étant capables de le faire. Mais c'est aussi la possibilité d'agir sans faire de compromis.

Si toute autorité a nécessairement un caractère légal, reconnu, elle exclut la force, alors que le droit l'implique et la présuppose.

Ainsi arrive-t-il que l'action légale ou légitime advienne autoritaire, car si le droit n'a d'autorité que pour ceux qui le reconnaissent, il se veut un droit, même pour ceux qui le subissent sans le reconnaître.

Dès lors, on ne peut opposer aucun droit à une autorité réelle, qui exclut toute action contre elle, car si la réaction se réalisait l'autorité se verrait détruite, quand le droit lui, survivrait.

La légalité n'est-elle autre que le cadavre, la momie de l'autorité ?

Il faut dire qu'elle emprunte volontiers son assise au divin, qui est tout ce qui peut agir sur moi, sans que j'aie la possibilité de réagir sur lui.

C'est qu'il est inattaquable cet éternel.

Mais alors, l'autoritarisme laisserait donc la réaction possible, même si elle est étouffée par le renoncement volontaire, puisque l'autorité humaine, elle, est périssable. Elle suppose un risque pour celui qui l'exerce et doit donc se soutenir d'une cause, d'une raison, d'une justification.

Pour la scolastique, Dieu est la cause de la création ex nihilo, dont l'effet fût l'homme. L'autorité est celle du père mort, celle qui ne supporterait aucune rétroaction de l'effet sur sa cause, fixant à jamais des traditions imprescriptibles.

Pour Hegel, l'autorité revient à la maîtrise, celle de la lutte à mort pour la reconnaissance de la dignité humaine, qui suppose d'avoir transcendé ses peurs animales, là où l'esclave y renonce. Ainsi, tel un mage, le maître s'appuyant des prodiges de sa technocratie, s'occupera-t-il de l'économie réelle, de l'exécutif, du pouvoir, du pathos, qui régit la sphère des besoins. C'est qu'il faut bien compenser les béances, où dans le constat que ce sein ne lui appartient pas, il pourrait bien manquer de tout. Attention que son joug ne vienne présider à l'avènement des univers concentrationnaires.

C'est que déjà chez Aristote, le maître est prévoyant pour l'esclave aveuglé par ses besoins immédiats. C'est une fourmi clairvoyante, supposée civilisée, que l'autre suit aveuglement comme un chef, un duc, un führer. C'est qu'il joue d'iconomie et de démagogie dans sa prétention à vous faire croire qu'il détient pour vous un projet, qui aura tôt fait d'en faire un dictateur.

C'est que sa prescience technicienne le met en avance. Il se croit devin, prophète, oracle, ce qui lui épargne le plus souvent de revendiquer une autorité paternelle qui ne réclame aucune

valeur personnelle. Lui est le chef, qui tel le mage, le docteur, le prêtre, joue du logos dans l'amour de transfert.

C'est que les simulacres ne valent que par la force qu'ils expriment, pensait déjà Pascal. C'est qu'il faut y différencier le désir pour ne pas sombrer dans le délire groupal, car pour le bien de tous, on attend qu'il légifère.

Pour Platon l'autorité ne peut se fonder que de la justice, de l'équité, le reste est illégitime. Mais a-t-on vu, surtout par les temps qui courent où le mensonge gagne l'espace public où il se doit d'être intolérable, maître, chef ou père se plier à la justice ?

C'est qu'il y faut des tribunaux internationaux et plus encore, que l'état soutienne la justice au lieu de la combattre ou de la plier, si l'on veut qu'elle puisse juger en toute équité, en toute impartialité.

Car lui seul peut garantir l'autorité de la justice, comme son libre exercice.

Peut-on se passer de l'illusion de la justice, quand celle-ci réside toute entière dans son illusion, se demande Pascal ?

La coutume fait l'équité, d'être simplement reçue, mais tout branle avec le temps. Alors la justice se veut établie, même si pouvoir et morale se moquent l'une de l'autre. Le droit est au plus fort, et la morale n'a qu'à se débrouiller de ses devoirs. Alors du haut de son savoir, qui le fait savant de l'ethos, le juge, en toute vindicté, se fait contrôleur, confesseur ou encore censeur, au nom de l'Autorité de l'état.

Et voilà qu'il impose sa morale à prétendre détenir et dire le vrai sur le vrai.

Et voilà, qu'à l'image de l'obéissance filiale, les processus de paix plient leurs désirs à l'injustice. Que voulez-vous, c'est que le vrai, outre son incertitude est muet sur le bien, précise Pascal.

Tout homme peut-être père, ou se doit d'en advenir à tout le moins père symbolique. Rien ne le rend plus banal que d'en acquérir le droit, rien ne lui exige plus de rendre ses actes exceptionnels, s'il prétend en exercer l'autorité, la fonction.

Et voilà bien le destin de la position filiale, comme de celle du contrat social, c'est que si l'autorité naît d'un acte; il n'est pas de celui qui va l'exercer, mais de ceux qui vont s'y plier et le subir.

Et voilà que notre édile se veut élu de Dieu, d'une autorité déjà là, dont il dénie de ne faire qu'occuper le support matériel. Et avec ses églises, il y met ses armées, au point que la désobéissance signe sa trahison de la nation.

Pourtant l'élection ne donne pas autorité sur chaque individu, qui serait dès lors condamné à l'irresponsabilité, quand il se doit d'advenir responsable aussi banalement qu'un autre, pour tenter d'en soutenir l'exceptionnelle fonction.

L'élection n'est qu'autorité de la majorité sur la minorité, soit l'autorité du qu'en dira-t-on, du faire comme tout le monde, du "in".

Et elle a tôt fait de se revendiquer l'autorité de l'exception, qui peut juger du banal de la populace, qui n'étant pas supposé réagir, finit par plier volontairement à un autoritarisme majoritaire de force.

Et ce d'autant que le renoncement à la réaction produit simultanément l'illusion de l'autorité sui generis de la majorité. Le tout ne domine-t-il pas les parties !

Et puis quoiqu'il en soit la volonté générale ne peut-elle pas que s'opposer toujours aux volontés particulières ? Quel qu'en soit le nombre ?

Mais c'est bien sûr, puisque c'est là ce qui fonde la raison d'état.

Celle dont se réclament depuis le moyen âge, églises, papes, rois et empereurs.

Jusqu'à ce que le conflit entre le spirituel et le séculier accouche d'une volonté générale, qui, cessant d'être l'opium divin du peuple, n'advienne celle du prolétariat, de l'impero, du Volk ou encore de la main invisible du marché.

C'est qu'il n'est pas souhaitable de nous arrimer à nos résistances, qui ne font que nous entretenir dans la méconnaissance, la volonté générale n'est totale et absolue, que d'être, comme la langue, organique. Elle joue ainsi de la permanence héréditaire, comme de son harmonie. Tout comme elle prétend que sa causalité interdit toute modification, puisqu'elle se réclame cause finale, dont la tradition maintient l'identité à soi-même, afin de mieux te masquer mon enfant, la structure complexe des chassés croisés de ses différents modes d'autorité et faire que son tout échappe à la justice humaine.

N'est-il pas un prédestiné, un élu de Dieu, notre nouveau shérif ? C'est précisément pour l'art de son savoir faire en magouille terrestre qu'on l'a élu !

C'est que l'opinion ne vaut que force, qui fait les involontaires, dit Pascal.

Et puis, n'est-il pas évident que si la majorité se réclame autorité, au nom de sa majorité, elle ne peut se réclamer de l'autorité du juge qui, comme le citoyen est donc invité à rester mineur, censuré au sénat sur la validité de ses lois, contraint par la force dans son quotidien, n'est-il pas !

Et la minorité se devant d'être muselée, la société échoue, paranoïa généralisée.

Bon, il est temps de jouer la fin de partie se dit l'analysant, advenant l'analyste de sa propre expérience. Puisqu'en fait d'analyste, il n'en est d'autre que celui que je voulais avoir et qu'après tout, je pourrais tenter de devenir.

"Si le transfert s'égale bien à l'erreur sur la personne, alors il se résout comme une équation." conclut Jean-Michel Vappereau.

Bon, le sujet est sorti de l'hallucinoïse de sa méconnaissance, il se sait maintenant façonné par la patrie, celle de ses ancêtres les plus immédiats.

Il a dépassé le plan de ses identifications affectives, toutes celles dont s'était nourri son conflit œdipien, toutes ces instances de reconnaissance forgées de l'histoire de sa famille, où s'étaient aliénées ses demandes narcissiques de se voir reconnu.

Enfin, il a pu par le travail, analytique cela va sans dire, appréhender l'espace où il gisait symptôme sociétal, civilisationnel, jusqu'à atteindre dans la traversée du fantasme, à l'épreuve de son effacement.

On ne l'y prendra plus à confondre le phallus et le petit "a" de ses fantasmes.

Le phallus est le lambeau sanglant de la coupure, dit Lacan.

S'il veut tenter d'ériger des moments exceptionnels dans le quotidien, non seulement de son prochain, mais de l'idée qu'il s'exige de l'humain, alors il faut bien que sa vie, paye sa livre de chair, pour que se dresse le signifiant des signifiants, celui qui comme tel reste impossible à restituer au corps imaginaire.

Et voilà que petit citoyen, il se met à réclamer de vouloir vivre en paix.

Et que si tel est le vœu de chacun, alors la meilleure issue est le désarmement !

Car il sait lui maintenant trop bien, que toutes ces prothèses de pouvoir ne sont que les fragmentations atomiques des narcissismes nationaux, qui veulent tant faire la bombe.

Toutes celles qui lui laissent fantasmer de pouvoir déminer le sentiment de perdition océanique où plonge sa soif impuissante à pénétrer tous les mystères que recèlent les anfractuosités à l'intimité de psyché.

Il ne veut plus s'épuiser dans la hâte constante où le happe sa boulimie féroce de satiété. Celle de la course aux armements, qui épuise les ressources de sa force de travail et tarit le temps disponible à offrir aux dédales de sa curiosité.

C'est qu'il n'a rien compris, la naïveté de ses utopies l'entretient dans la régression infantile et l'on voit bien qu'il ignore totalement ce qu'est, jouer dans la cour des grands. A mourir de rire,



ce gars continue à jouer avec des billes et ne sait toujours rien de ce qu'est un calot. Quel cadeau !

La paix n'est là que pour déplacer le lieu de la guerre. Celle dont joue la démagogie iconomique au gré de ses poubellisations !

Tu as le choix, drogues illégales qui t'entreprendront dans l'hallucinoïse de tes plus héroïques fantasmes de transgression ou drogues légales confectionnées par nos laboratoires industrialo militaires en recherche pharmacologique, recommandées bienfaitantes, à la nécessité d'un peu de tenue dans l'ordre social, par nos spots publicitaires, sécuritaires...total y taire, dans la con qué quête du viagraïl trompeur du politiquement correcte !

"Ce qui se présente de peu raisonnable dans le désir, est un effet du passage du rationnel en tant que réel, c'est à dire du langage, dans le réel, en tant que le rationnel y a déjà tracé sa circonvallation" disait Lacan.

Ni il n'y a de signifiant des signifiants, ni il n'y a pas de signifiants des signifiants. Telle est bien la clef de la quête de son désir.

Mais pour sûr, bien qu'il ait constaté la réalisation de la béance du désir de l'Autre, il n'en demeure pas moins toujours pris par la tension pulsionnelle.

Et il s'interroge. Les grands ne sont pas grands pour les grands. Pour qui sont-ils grands ? En quoi sont-ils grands ? Mais qui est grand pour quoi et pour qui ?

De quelle mesure s'agit-il ? De quelle grandeur ? L'étalon de son évaluation est-il déposé au pavillon de Breteuil à Sèvres ?

Non, il est à murmures aux A, mon enfant et sa cause reste aux abysses souterraines du monnaie taire !

Trop tard, il est absolument décidé de rester responsable à la mesure de son savoir. Se sachant advenu cet objet inanalysable, qu'il s'était construit dans l'analyse, ne peut-il au mieux, que prendre appui sur celui-ci, pour servir de support à l'analysant qu'il souhaite demeurer pour son éternité ?

Atteint-il enfin à la grâce ?

Car il y aura toujours un signifiant manquant dans l'Autre, celui qui pourrait répondre de ce qu'il est, le condamnant à une vérité sans espoir, celle qui ne peut être autre, que celle de ses actes.

C'est bien là, raison supplémentaire à redoubler ses choix.

C'est qu'il en sait assez ! Qui a tué et qui tue.

Au point qu'il est devenu par l'oreille, comme Hamlet, familier de l'insondable trahison de l'amour, celui de la patrie, celui de la famille, celui du travail.

Convaincu de l'absolue fausseté de ce que l'on prend pour vérité.

Il a franchi le risque où gît de se convaincre que toute vérité est fallacieuse et que rien ne vaut rien, au royaume de la mondialisation.

Car c'est bien là, ce que les cyniques veulent laisser croire.

Pourtant il est faux, que tout le monde triche et mente. Simplement, le mensonge a envahi l'espace public où il est intolérable à la démocratie, au point qu'il ne ferait plus bon y vivre et encore plus s'y vivre athée.

Pourtant quel que soit le monothéisme, Dieu est celui qui parle. Or un sujet ne peut pas ne pas parler et encore plus, ne peut pas ne pas parler d'n autre sujet.

Le mensonge public ne peut que signer sa démagogie, celle qui à ne plus soutenir la validité de la parole, ne peut qu'entretenir l'insécurité, dont peuvent alors se justifier les néototalitarismes qui prétendent rassurer, pour mieux asservir de leur poigne technocratique.

De ce seul point de vue, le mensonge appartient plus volontiers aux politiques de droite qui visent toujours plus aux causes économiques des élites, qu'aux politiques de gauche, supposés viser par vocation aux causes humanistes.

Et même si la gauche a trop souvent eu des penchants militaires, vous pouvez être sûr qu'avec la droite, il n'y a plus d'état de droit dans les commissariats.

Quand à l'apolitisme, il n'est qu'une tyrannie inversée, qui fait le jeu de toutes, pense encore Pascal. Que voulez-vous, la belle âme est ridicule.

Mais si une part de soi ne peut que faire défaut dans le champ signifiant, œdipien, social, politique, c'est là, raison de plus de s'en faire le support.

C'est que l'humain se constitue de trois ordres hiérarchisés suppose Pascal, noués pour faire instance à la lettre dans l'inconscient propose Lacan, chacun étant distincts et indépendants, mais nécessairement nôtre.

Sous l'égide de Dieu ou du père de la patrie, la chair des corps génère le pathos réel, étrangement familial, où viendra se déployer la politique de la mère patrie, celle supposée résoudre le manque toujours inhérent aux objets de besoin des sujets. Celle supposée résoudre l'accumulation inhérente à leur consommation, à leur digestion. Celle supposée s'occuper de l'exécution de leur production, de leur distribution, de leur destruction.

L'esprit de la raison emprunte à la mort symbolique, au logos, au jugement, pour activer la société de l'idéologie du travail. Là se juge, se judiciarise le rapport à la castration des humains, les modes d'assertions qui instruiront leur conservation, les modes de leur sépulture, les modes de leur mémorisation.

La volonté de la charité, du cœur, réclame son ethos de la vie pour débrouiller les dédales imaginaires qu'emprunte son œdipe familial. Là se légifère ce qui se projette du devenir du lien social. La loi sociale opte-t-elle pour se concilier les désirs ou préfère-t-elle plonger dans les dédales où s'entretiennent les délires de ségrégation et d'exclusion ?

Choisir, c'est ce qu'on ne peut. Comment s'amputer de soi ?

Chaque ordre est complet et clos, tenu par un principe d'indépendance, comme d'incommunicabilité. La force ne prouve rien, la vérité n'impose rien et l'amour, ni ne prouve, ni n'impose. Tout humain, parce qu'il est pris dans les trois et fini dans les trois, est toujours incomplet et ouvert à autre chose qu'à soi, qui le domine et lui manque. C'est que sa clôture même est la littoralité d'un nœud qui ne cesse de pulser.

Dieu n'est pas de ce monde, mais l'univers de la structure du langage, ni est de ce monde, ni n'est pas de ce monde.

Ainsi, si nous sommes sûr d'être omis dans le discours de l'Autre, il ne s'agit pas que quiconque y soit honni.

Déjà aliéné à cet Autre, qui de supposé résoudre nos besoins, se voit investi d'être supposé les deviner tous, voilà que notre désir, subit les bombardements intensifs de cet Autre Réel, qui nous intime comment jouir. Au point que notre pauvre désir se trouve détruit par la suggestion pleine de séductions de cette mère mondialisation, qui se révèle soudain telle qu'elle est, mère maquerelle, gloutonne à engloutir ses enfants dans ses chairs de béton.

Et voilà que dans la tentation du renoncement, face à l'impossibilité de détenir en son champ le signifiant majeur, Dieu, ou à défaut un führer, ou en guise de peau de lapin un père de la nation, nombreux sombrent dans la servitude volontaire à celui qui se prétend de l'être.

Mais que dis-je, on nous dit que la mondialisation a perdu ses idoles, qu'elle ne se plie cette anarchiste (soyez content) à ni Dieu, ni Maître. Mais pourtant, ses chefs jugent et y projettent maîtrise divine, dans les entrechats de leurs ententes occultes et illicites, où l'aristocratie de la finance militaro-industrielle se répartit dans et par l'harmonisation des coûts, les délicieuses parts de plus value que leur distribue la main invisible du marché de la surconsommation.

Sans compter les thésaurisations immobilières qui remportent le titre, toute catégories confondues de champion mondial des détourneurs de force de travail. Mieux vaut être spéculateur que chirurgien !

C'est que la richesse a beau n'être jamais due ni méritée, elle n'en est pas moins riche, confirme Pascal.

Que voulez-vous, comme le prédisait déjà Aristote, que faire de tous ces esclaves, que les machines et leur productivité débridée laissent sur le carreau ?

La rupture de semblant ruisselle adulte handicapé, qui ravine les trottoirs de nos cités, avec pour seul ravissement possible, la narcose de leur alcoolisme, qui trinque à sa seule certitude. Le lumen de son lui-même.

De l'autre côté, à l'intérieur des maisons, c'est l'obésité qui s'affirme, dans la même impuissance à forger un dire non, qui ferait bouchon.

Et face à la vanité de toute vérité, entendue comme valant quoiqu'il en soit du pareil au même, le corps s'impose résistance et s'amplifie inertie.

Ne cessant d'entrer et de sortir, l'anorexique se fait toujours plus mince, face à la fascination pour l'horreur du coït et cultivant le rien, s'entraîne à se rendre invisible, aux seules fins de se glisser dans la faille.

Quant aux femmes, qui un peu moins mineures pour leurs droits n'en demeurent pas moins majeures pour leurs fautes, elles ne trouvent plus issue, à leur prédilection pour le matérialisme plutôt que pour l'agressivité, que dans le couple monoparental. Et il ne leur reste plus qu'à réactualiser la politique des trois K, Kirche, Kinder, Küche, pour offrir la solution au problème qu'elles posent : la grossesse. Au point qu'on a vu Saint-Simon stupéfait dans sa tombe de voir la transformation subie par ce couple qu'il considérait comme le fondement de l'unité politique.

Mais, qui donc aurait pu imaginer que le mont Athos gynophobe de l'univers politique put advenir mont de Vénus gynophile ?

Que voulez-vous, les rapports des français aux autres nations sont moins compliqués que les rapports des français aux françaises, auraient pu nous dire Stuart Mill.

Et voilà que les homosexuels, non content d'avoir été jugés et discriminés, en revendiquent maintenant l'accusation déconnante. Dieu merci, le sujet ne se réduit pas au signifiant supposé le représenter pour un autre signifiant, sans compter qu'en l'occurrence celui-ci l'identifie à ce qu'il en serait de sa prévalence dans la pratique de sa sexualité.

Et voilà que non content de pouvoir s'y réduire dans leur identification privée, ils réclament à corps et à cris, que ce soit là leur identité publique, au point d'inviter l'état à venir légiférer la sexualité jusque dans le lit de tout un chacun.

Et pourquoi les masturbateurs n'auraient-ils pas droit d'abattement d'être simplement conjoint de leur sexe ? Et pourquoi ne ferait-on pas des passages protégés pour phobiques et autre lieu pour psychotique ?

Que voulez-vous la sexuaction qui identifie homme ou femme mêle les enjeux des choix d'objets aux enjeux identificatoires.

Et de ce point de vue on peut se demander s'il n'est pas plus simple pour la fille de concilier son choix d'objet avec l'amour pour le père, qu'il n'est facile pour le garçon de concilier son choix d'objet avec l'amour pour la mère.

Quant à la jeunesse, qui se veut et se suppose toujours en avance, dans sa capacité hystérique à réinventer le monde, elle continue à se heurter de plein fouet à la vieillesse, qui se retrouve toujours en retard, dans son incapacité obsessionnelle à créer un monde qui pourrait la surprendre.

Que voulez-vous, chacun n'est jamais gouverné que par l'idée qu'il se fait des idées, des croyances, des mythes et des traditions. A hauteur de son ça voir.

Quoiqu'il en soit mère œdipienne, mère patrie ou mère mondialisation, celle-ci prétend toujours à l'omnipotence, puisqu'elle se veut porteuse de toute vie.

Et à prétendre qu'elle donnerait naissance à l'essence humaine, en tant qu'être physique voué à la mort, elle ne fait qu'entretenir racisme et xénophobie.

Rien à redire, si ce n'est précisément qu'elle sera elle-même réponse, au bois dont se chauffe le pipeau qui lui aura inséminé sa mélodie.

Gare aux assez phalles sosies !

Car le temps proprement humain n'est pas que le temps naturel de sa présence physique ou de son passé biologique, il est avant tout le temps de l'avenir qui se conjugue à son désir de vivre ensemble, malheureusement toujours refoulé, pour instruire son présent.

Si nous sommes sûr d'être omis dans le discours de l'Autre et que nous restons sans garantie, quant à l'ultime signification de son discours, raison de plus pour réclamer haut et fort, avec toute l'amplitude qu'autorise la turgescence des métaphores que peut porter la voix ou l'écrit, que le tissu social qu'on nous offre, n'ait pas la lâcheté des trop grandes déformations de la démagogie, ni la brutalité des ruptures de fil de la technocratie.

Et si nous ne voulons pas sombrer dans la servitude volontaire à l'obéissance supposée civique au désir de l'Autre, celui qui prétend que la guerre est toujours aux portes de la patrie et qui sous couvert de sécuriser la démocratie, intime la délation généralisée, alors il nous faudra labourer la mer, la mère mondialisation, avec d'autres instruments que la simple foi.

Car, contrairement à ce qu'en pense Pascal, pour qui, hors de la foi, il n'y a que l'univers infini et son silence éternel, celle-ci semble plutôt nous le promettre, quand, fragmentée par le temps qui court, en juive, catholique, islamique, méthodiste ou encore baptiste et anabaptiste, chacune prétend à dominer l'autre en prônant la guerre nucléaire.

Va-t-on voter pour le bien, pour le vrai ou pour le beau et laisser le désir de l'esprit filer, proie du gros animal de la pluralité ?

Mieux vaut apprendre à lire ce qui s'inscrit à l'insu, pour écrire l'impossible à penser, car il s'agit avant tout que le projet tienne, au sens où il puisse faciliter une temporalité amen au lien social.

Pourquoi ne pas maintenir ouvertes nos esgourdes, afin de leur donner l'habitude d'être attentives à ce qui se dit dans ce qui s'entend, comme à ce qui s'entend dans ce qui se dit et nous offrir ainsi les moyens de soutenir la fonction oubliée du *qu'on dise*, fondement de notre hume à vanité.

La civilisation ne peut se permettre de perdre de vue sa seule valeur de vérité, sa seule nécessaire plus value, à savoir, ce que parler veut dire.

Car dans le lent gage, le corps, la raison et la charité font l'un.

La force se fait aimante, l'intelligence créatrice et l'amour tout puissant.

Sans la structure du langage, la foi serait le dernier ridicule.

La parole ne diffère pas de l'intention puisqu'elle est véritable, ni de son effet puisqu'il est puissant, ni des moyens de son effet puisqu'il est sage.

Que voulez-vous, l'inconscient est autre chose que ce qu'on ignore dans son corps, il se joue d'un corps étranger qui ne sait que faire d'un trou.

L'art consiste seulement à en être dupe de la bonne façon.

Si le semblant est nécessaire à nous représenter, il n'y a aucune obligation à le prendre au pied de la lettre. Car la question reste constante : qui agite quoi, pour fasciner et mobiliser qui ?

Car quoiqu'il en soit, le sujet du politique, comme l'analysant est celui qui travaille, paye et meurt.